

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dany Laferrière, Michel Vézina, Alain Rimbault

Jean-François Crépeau

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2008). Compte rendu de [Dany Laferrière, Michel Vézina, Alain Rimbault]. *Lettres québécoises*, (132), 26–27.

☆☆☆ 1/2

Dany Laferrière, *Je suis un écrivain japonais*, Montréal, Boréal, 2008, 264 p., 24,95 \$.

L'écrivain mutant

Je croyais que Dany Laferrière avait remis son encrier ou son clavier, et diversifié ses activités : radio, cinéma, billets et même écrit deux livres, *Vers le Sud* et, pour les enfants, *Je suis fou de Vava*. Mais qu'allait-il faire au Pays du soleil levant ? C'est ce que ce *Je suis un écrivain japonais* m'a vite appris.

L'ÉCRIVAIN NIPPON

Il en a confié la narration à un personnage qui, selon son habitude, n'est autre que son *alter ego*. Cette altérité revêt cependant un caractère particulier, car celui-ci s'autorise l'identité d'un écrivain nippon. Cette question devient d'ailleurs le thème central du récit et l'auteur l'interroge directement à maintes reprises. Par exemple, il écrit : « Quand [...] je suis devenu moi-même écrivain et qu'on me fit la question : "Êtes-vous un écrivain haïtien, caribéen ou francophone ?" je répondis que je prenais la nationalité de mon lecteur » ; plus loin, il ajoute : « Le problème d'identité de l'étranger, c'est qu'on lui refuse le droit d'être autre chose que du folklore. »



DANY LAFERRIÈRE

La raison du titre du roman est cependant plus banale : pour clouer le bec à son éditeur en mal de manuscrit, l'auteur lui lance qu'il travaille à *Je suis un écrivain japonais*, car : « Un lieu et un nom, et je n'ai besoin de rien d'autre pour commencer un roman. » La machine à rumeur s'emballa jusqu'au Japon alors que le double fictif de l'auteur rassemble des matériaux utiles à l'ébauche de sa fiction.

LES VRAIS JAPONAIS

Il y a d'abord Basho, un poète japonais du XVII^e siècle. Le romancier le lit et le commente avec l'intention évidente d'ainsi créer un contexte nippon : « Je suis dans le métro de Montréal en train de suivre les traces d'un certain Matsuo Munefusa, dit Basho. »

Midori, « la première star japonaise de Montréal », est le second personnage japonais. Pour le narrateur, elle est « la fusée Midori [qui] se lance vers la planète Bjork », suivie d'« une grappe de filles » et d'« un photographe androgyne ». Nous retrouvons là la passion récurrente de l'auteur pour la gent féminine.

La troisième figure nippone, ce sont messieurs Mishima, vice-consul du Japon au Canada, et Tanizaki, attaché culturel. Le romancier les étonne en affirmant : « Je n'écris jamais sur autre chose que sur moi-même. » Plus tard, il insiste auprès de Tanizaki : « Écoutez, je n'écris pas sur le Japon, monsieur... J'écris sur moi... C'est moi le Japon. Combien de fois dois-je vous le répéter? »



JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

Ces Asiatiques supportent la toile de fond d'une histoire qui, autrement, s'éloigne du Japon. Par exemple, Dany Laferrière parle d'une exposition de toiles vaudou de sept artistes haïtiens.

Ailleurs, le square Saint-Louis, sa librairie et le poète Miron traversent sa fiction. Un peu plus et j'apercevais le héros de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* devant sa « vieille Remington 22 ».

UN NOUVEAU CYCLE

Je suis un écrivain japonais a l'allure d'une mise en abyme, sa narration racontant un livre qui n'existera que par son titre. Dany Laferrière s'intéresse, d'abord et avant tout, à divers aspects de la question de l'identité des individus, notamment celle des écrivains ; il traite ce sujet comme s'il s'agissait d'un déterminisme ou d'une tare qui entache la liberté créatrice.



À travers une histoire aux allures parfois erratiques, le romancier a échafaudé un récit par lequel il entame une nouvelle étape de son œuvre littéraire. J'ai cru y entendre des échos de ses premiers romans dans la vivacité de la narration, qui ressemble à s'y méprendre aux éclats de son rire sonore, aussi bien que dans les analyses et les réflexions dont il a parsemé la trame. Son œuvre évolue avec une certaine sérénité que souligne une écriture de plus en plus assumée, et dont l'originalité porte sa signature indélébile.

☆☆☆ 1/2

Michel Vézina, *La machine à orgueil*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 214 p., 22,95 \$.

Une Vie à reconstruire

Michel Vézina a de multiples talents dont celui d'être un écrivain qui, dans ses romans, jette un regard corrosif sur ses contemporains. Je pense à Jean Gagné et à Carl White, les héros du « road story » d'*Asphalte et vodka* (Québec Amérique, 2005). Que dire de Jean-Pierre Pelletier, alias Djipi, et de Robert Manseau, alias l'Allumé, les protagonistes de *La machine à orgueil*, parue le printemps dernier ?

LA MORT DE MADO

Punk sur le retour, Djipi séjourne en Europe quand il apprend la mort de Mado, image d'Épinal représentant la femme à ses yeux. Des moments les plus calmes aux plus étourdissants, ils ont tout vécu ensemble. Mais Djipi a toujours repris la route sans se douter que ces départs étaient un calvaire pour Mado.



MICHEL VÉZINA

Mado partie, Djipi hésite entre vivre et mourir. Il va alors s'installer dans le chalet que ses parents lui ont légué. Là-bas, un examen de conscience l'amène à un constat d'échec. Heureusement, il trouve sur son chemin Robert Manseau, un ami d'enfance. Coupé de la société villageoise, l'Allumé, comme le prénomme Djipi, mène une vie d'ermite. Il lui rend visite tous les jeudis matin et l'écoute raconter ses périples autour du monde, les gens qu'il a connus, ses frasques et ses invariables retours auprès de Mado. Au fil des confidences, Djipi réalise que d'avoir si longtemps vécu dans un camion, à partir duquel il exerçait son métier de DJ, l'a isolé des autres.

C'est en se rappelant ses activités musicales que Djipi échafaude l'« ESA », l'Environnement Sonore Autonome, une machine capable de reproduire tous les sons qu'elle emmagasinerait sans qu'il n'intervienne. Ce projet remplace ses envies de suicide.

LA MACHINE À ORGUEIL

Plus il élabore le concept de l'ESA, plus ses besoins financiers augmentent. Djipi décide alors de faire le ménage des biens familiaux, en espérant y dénicher



quelques objets qui pourraient intéresser les brocanteurs. Avec l'Allumé, il trouve un jeu d'adresse ; son ami se rappelle que le grand-père de Djipi allait de fêtes foraines en festivals avec ce qu'il appelait « La machine à orgueil », car vouloir la faire sonner jusqu'à ne plus avoir un sou en poche était l'affaire des fiers-à-bras trop orgueilleux.

Djipi parcourt les environs avec la machine comme le faisait son ancêtre. Cela lui permet de compléter cette thérapie dont l'Allumé a été témoin. À la fin de l'été, il a suffisamment d'argent pour terminer l'ESA, reprendre la route et aller faire le DJ. Cependant, cela signifie quitter l'Allumé. Avant de partir, il apprend, une des rares fois où son voisin ose parler, que l'Allumé est un puits de savoir tant il a lu de livres. Djipi est gêné de l'avoir considéré comme sans culture, mais son ami le rassure en affirmant que les récits qu'il lui a faits lui ont permis de confronter ce que les livres lui avaient enseigné.

L'amour, l'amitié fraternelle, la solitude : voilà les principaux thèmes que le romancier a développés dans *La machine à orgueil*. Quant à l'écriture de Michel Vézina, elle conserve toute la spontanéité observée dans son premier roman et dans *Élise*, avec juste ce qu'il faut de travail supplémentaire pour qu'on reconnaisse son style, surtout grâce à la richesse des dialogues entre Djipi et l'Allumé. Il en résulte un humanisme gavroche et accrocheur.

☆☆ 1/2

Alain Raimbault, *Confidence à l'aveugle*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amÉrica Roman », 2008, 220 p., 22,95 \$.

Du rêve au cauchemar

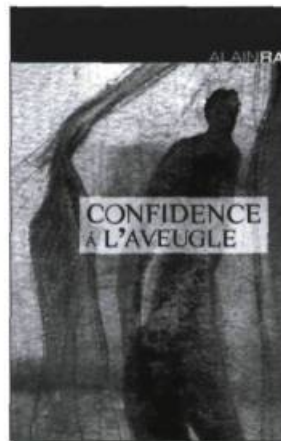
Alain Raimbault, écrivain français installé en Nouvelle-Écosse, a écrit de la poésie avant de passer au roman. Son second opusculé, *Confidence à l'aveugle*, tient de l'autofiction et de la mise en abyme. Généralement bien ficelé, ce roman interroge le clivage entre la réalité et la fiction.

JOURNAL D'ÉCRITURE

La première partie du livre prend la forme d'un journal dans lequel le narrateur remet en question l'acte d'écrire et la nature d'une œuvre qu'il doute de terminer.

Cette hésitation se transforme dès qu'il s'intéresse à une « belle Anglaise ». Obsédé par cette femme, il lui est impossible de la distinguer de l'héroïne qu'il imagine. Il la suit lorsqu'elle part en Russie et qu'il apprend qu'il y a une prise d'otages au musée de l'Ermitage.

Là bas, Alain — le narrateur se nomme comme le romancier — se retrouve dans un groupe de correspondants étrangers. Il sympathise avec Éva, une journaliste espagnole, qui comprend qu'il



Alain Raimbault n'a peut-être pas encore atteint sa pleine maturité de romancier, mais cette deuxième œuvre laisse croire qu'il y parviendra bientôt.

n'est pas photographe de presse et facilite son travail. L'auteur devient le héros de sa fiction, prêt à tout pour sauver son égérie.

RÉCIT DE LA RÉALITÉ

Dans la seconde partie de *Confidence à l'aveugle*, l'auteur, de retour au pays, confesse : « Je suis un survivant de ma folie... Je ne peux plus inventer non plus. Mon projet russe cesse... Je n'ai pas sauvé ma belle Anglaise. Je n'ai sauvé personne. »

Il raconte ensuite son mariage avec Helena jusqu'à leur séparation, puis son aventure avec Sandra. Il est en plein désarroi, car l'écriture d'un roman semblait sa dernière chance de guérir un mal à l'âme qui le ronge depuis très longtemps.

La chute du récit ramène la journaliste espagnole. Le héros est surpris qu'Éva veuille lui acheter les photos

prises lors de l'assaut, à Saint-Petersbourg. Ces clichés représentant la mort de son héroïne et la fin de son projet de livre, il les lui cède pour se libérer de ces revers.

J'ai à nouveau constaté que dès qu'un poète se met à la fiction, il amène avec lui la palette d'un art où règnent le mot et l'image. Ces outils d'écriture imposent leur style, souvent soucieux du détail qui nuance la trame du récit. Ils suggèrent également des personnages dont les traits sont dessinés par fines touches, à la façon du portraitiste. Alain Raimbault n'a peut-être pas encore atteint sa pleine maturité de romancier, mais cette deuxième œuvre laisse croire qu'il y parviendra bientôt.



ALAIN RAIMBAULT